LETTRE

DU

MARQUIS DE C****

AU

COMTE DE F***

CONTRE LE DIVORCE.

QUOIQUE mon ami ne me charge point de faire imprimer la lettre qu'il m'écrit, je crois à propos de la faire précéder de celle du Marquis, persuadé que le Public ne m'en saura pas mauvais gré.

Si nos disputes sur l'indissolubilité du mariage et sur le divorce n'étoient pas terminées, et que je ne vous eusse pas convaincu, par la solidité de mes raisons, voici une

pièce bien capable de lever vos doutes, s'il vous en restoit encore ; vous allez juger si l'on peut, si l'on doit hésiter à faire revivre une loi dont tous nos voisins éprouvent les avantages, et que l'*entêtement*, *les préjugés*, *l'intérêt et la perversité* ont bannie de chez nous.

Vous connoissez l'auteur ainsi que les personnages qui sont cités dans cet écrit, ils ont été plus d'une fois l'objet de nos conversations ; mais vous allez mieux les connoître encore, puisque cette lettre lève le voile qui couvroit une partie de leurs iniquités : voici comment elle est parvenue dans mes mains.

Le Comte F*** est mort dimanche dernier, suffoqué par un coup de sang, n'emportant pas plus les regrets de ses voisins que de ses domestiques. Hier la Comtesse me fit prier avec empressement d'aller au Château, je m'y rends. —Venez, Monsieur, me dit cette femme infortunée, je viens de recevoir ce paquet, il est adressé à feu mon mari ; je l'ai ouvert, et n'ai pas eu le courage de le lire en entier ; mais j'en ai vu assez pour connoître les complots que font nos *maîtres* pour éter-

niser notre esclavage. La mort vient de rompre ma chaîne : ah ! Monsieur, qu'elle a été pesante et cruelle ! Enfermée depuis 15 ans dans ce triste Château, où mon tyran n'oublioit aucun moyen pour agraver mes longues douleurs, que n'ai-je pas souffert ? — Des outrages, des mauvais traitemens de toute espèce, manquant du nécessaire, privée de consolations ; voilà qu'elle a été ma vie. J'appellois à grands cris la mort sur ma tête ; la *mort* m'a délivrée, et ce n'est pas moi qu'elle a frappée..... Si je rappelle mes maux, *a-t-elle poursuivi*, — ce n'est point pour exciter un intérêt que je suis bien loin d'exiger, mais pour vous engager à concourir de tout votre pouvoir à mettre fin aux gémissemens de celles qui sont réduites à l'état déplorable que j'ai éprouvé pendant une si longue suite d'années. Avec quelle satisfaction mes yeux éteints dans les larmes ne verroient-ils pas le terme de leur désespoir ! Ah ! je sens que mon cœur, flétri par la tristesse, s'ouvriroit encore à la joie, si j'apprenois que ces hommes sages, dont j'entends parler pour la première fois, (et que

la lettre que je vous envoye traite si mal) si ces vertueux Législateurs établissoient une loi qui mît plus d'égalité dans les conventions du mariage, et qui pût en rompre les nœuds, quand ils sont mal assortis !

Ah ! mon vieux ami, l'abattement, la noble candeur de cette vertueuse femme, l'accent qui accompagnoit ses paroles, m'ont bien profondément touché. Je maudissois dans mon ame, et la mémoire du barbare qui l'a tourmentée, et la loi déraisonnable qui lui a refusé tout secours pour se dérober à tant d'atrocités.

Jespère me rendre à Paris sous quinze jours : prévenez-en mon fils et son aimable épouse. En attendant, je vous envoye la lettre du méprisable Marquis. Ne perdez point de temps ; faites l'imprimer telle qu'elle est : retranchez-en seulement les noms : la Comtesse l'exige.

De L.... ce 22 Janvier 1790.

LETTRE

*Du Marquis de C**** au Comte de F****

CONTRE LE DIVORCE.

ARRIVEZ, cher Comte, sortez de la retraite où vous êtes allé bouder; venez vous réunir à vos amis, pour parer, s'il est possible, le coup diabolique que l'on veut ajouter à ceux qu'on nous a déjà portés. Le délire de ce peuple impertinent ne connoît point de bornes ; les *enragés* veulent détruire toutes nos ressources : ils ont juré de nous désespérer.

Le croirez-vous, mon ami, ce beau projet de Divorce, que nous regardions il y a huit mois comme un trait de démence échappé de la tête du D... d'Or..., est aujourd'hui appuyé par une foule de coquins qu'il a été déterrer... je ne sais où; et par un tas de bouquins qui lui ont fourni de quoi former une effrayante kyrielle de citations qui en au-

torisent l'usage, et en prouvent la nécessité. —*La nature*, *l'humanité*, *les mœurs*, *la justice*, et jusques à la *théologie*, sont les arsenaux où ils vont prendre des armes pour enlever nos femmes à notre autorité. Que dis-je? ..... *nos femmes*, ah! si ce n'étoit que cela, ce ne seroit pas la peine, pour l'usage que nous en faisons, d'entrer en dispute; mais leurs biens, morbleu! leurs biens..... Avec quoi payerions-nous donc nos maîtresses, si on nous en privoit?

Avant d'aller plus loin, il est bon que j'entre dans quelques détails qui serviront à vous faire connoître le caractère de ma très-honorée belle-mère. Vous jugerez mieux des beaux tours qu'elle seroit capable de me jouer si la loi l'autorisoit.

Tous mes amis savent combien mes affaires étoient dérangées, quand ils me conseillèrent de chercher dans la horde financière un topique capable de ressusciter ma fortune agonisante. Mademoiselle L***, qui jouissoit déjà du bien de son père, pouvoit tout réparer; mais il falloit gagner la chère maman; et ce n'étoit pas une petite affaire. Vous connoissez les idées rétrécies, que ces

gens-là décorent du beau nom de *princi-pes* : la bonne femme en étoit trop remplie pour être éblouïe de l'éclat d'une grande alliance. Elle vouloit absolument pour gendre, un homme qui eût des *mœurs*, de la *sagesse*..... De la *sagesse* ; ce mot, *peu noble*, étoit son mot favori ; et qui pis est, de l'amour, de la constance.... Il fallut me conformer à ces lubies, et me résoudre à jouer le plus sot rôle du monde. Il n'y avoit point à hésiter : la riche dot étoit à ce prix..... Je prends donc le masque de défunt Céladon ; et pour rendre la mascarade complette, j'y ajoute le manteau de Caton ; j'ai en outre la précaution de m'arranger avec mes créanciers ; j'arrête leurs comptes, en leur faisant comprendre qu'un éclat ruineroit leurs espérances et les miennes, puisque la réussite de mon mariage dépend de leur silence. Tous me le promettent ; il ne me reste plus qu'à soutenir le ridicule personnage qui peut seul séduire la mère et la fille..... je m'en acquitte en maître ; l'estime de l'un et la tendresse de l'autre, deviennent le prix de ma contrainte. Enfin après six grands mois d'épreuves, qui me

parurent un dur *noviciat*, je conduisis à l'autel ma conquête. La joie qui brilloit dans mes yeux fit redoubler à Madame L*** les actions de grace qu'elle rendoit au ciel d'avoir si prudemment ménagé le bonheur de sa fille chérie.... Jugez si, en effet, je prononçois avec plaisir le bienheureux *oui* qui me rendoit en même-temps maître de ma femme, et possesseur de 80,000 livres de rente, sans compter cent mille écus comptant, que la bonne maman ajouta dans l'excès de sa joie.

Au bout de quelques mois je songai à me délivrer de la tendresse importune de la Marquise qui avoit la folie de m'aimer comme une tourterelle ; je tâchai donc de lui faire comprendre que cela étoit du plus mauvais ton: elle répondit par des larmes à mes remontrances. Je pris de l'humeur.—Force jérémiades : — On invoque *mes promesses*, *mes sermens*, *la vertu*.... mille autres *fadaises* du même genre. Ennuyé de l'amour conjugal et de ses tristes lamentations, je releguai Madame dans son appartement, où elle pouvoit pleurer à son aise. — Dès-lors elle prit le parti de renfermer ses cha-

grins, et ne me fit plus de reproches. De mon côté, j'observois avec elle cette froide politesse qui n'engage à rien.

Quatre ans s'étoient écoulés de la sorte, et je croyois en être quitte, lorsqu'il me fallut essuyer une scène aussi bizare que ridicule de la part de la chère belle-mère.

Je ne sais qui diable fut lui dire que j'entretenois la petite R****; la bonne Dame prend tous ses arrangemens pour me livrer un assaut dans les formes. Un beau matin je la vois entrer dans mon appartement, suivie de sa *dolente* fille. Elle s'assied en silence; me fixe d'un œil sévère, et entonne le plus beau, le plus pathétique et le plus ennuyeux sermon qu'il soit possible d'entendre. J'eus la patience de ne point l'interrompre; mais quand elle eut fini, je lui dis, en riant : — *Chère maman, vous parlez comme un ange; mais je dois vous avertir, en ami, que vos discours, d'ailleurs très-édifians, sont un peu trop bourgeois.* Vous ne me feriez point de reproches sans la foule de préjugés qui vous offusquent, et dont je veux vous guérir.

« Non, Monsieur, reprit-elle d'un ton

» furieux, non; l'honneur n'est pas un pré-
» jugé, et vous en manquez en manquant
» à ma fille. Celui qui se joue de ses sermens
» est un mal-honnête homme. »

Cette apostrophe et le ton qui l'accompagnoit, me transporterent de colère. — *Sortez, lui dis-je, Madame; je suis maître chez moi : sortez-en, et n'y rentrez jamais.* — Oh! c'est ici le grand coup de théatre. Ma femme se jette à mes genoux; me prie, en sanglotant, de n'imputer qu'à la tendresse la vivacité de sa mère; me conjure de lui rendre mon cœur.... la mort lui seroit moins affreuse que sa perte.... Je ne me rappelle pas bien tout le tendre galimathias qu'elle me débita alors. L'*amour*, le *devoir*, le *sentiment*, le *bonheur*, la *fidélité*..... tout fut passé en revue par ma verbeuse épouse. — Je cherchois à me débarrasser d'elle, quand, pour compléter le drame, Madame L***, qui étoit sortie, rentra avec mon fils qu'elle tenoit dans ses bras. — « Eh bien,
» dit-elle, Monsieur, puisque vous bravez
» l'amour légitime, bravez donc aussi la
» nature : songez qu'en faisant le malheur
» de la mère, vous causez la ruine de l'en-

» fant.... Le jour que vous lui avez donné
» ne seroit qu'un présent funeste, si vous
» n'y joigniez l'exemple d'une bonne con-
» duite. Ne le forcez pas à vous reprocher
» un jour d'avoir causé la mort de celle qui
» lui a donné la vie.... Cher époux, reprit
» vivement ma femme, que ce gage pré-
» cieux de notre union serve à dissiper l'er-
» reur qui vous emporte loin de moi.... Je
» ne veux.... je ne peux vivre que pour
» vous. Dites, que puis-je faire pour mériter
» ce retour, que mes pleurs sollicitent?....
» Parlez; rien ne me sera impossible.»

Figurez-vous, mon ami, la bonne figure que je faisois entre ces deux bavardes; ajoutez à cela les larmes du marmot, qui crioit de toutes ses forces, ... *Maman, ne pleurez plus; Papa vous aimera bien!* — D'honneur, je ne savois si je devois me fâcher ou rire. Le dernier parti me parut le meilleur, et cependant il ne me réussit qu'à un certain point, car les plaisanteries que je hasardai pensèrent faire étouffer d'indignation ma recalcitrante belle-mère, qui emmena sa fille en me lançant un regard foudroyant.

Reconnoissez-vous là les femmes et leur mal-adresse ? Elles choisissent justement, pour nous ramener, des moyens qui ne sont propres qu'à nous faire passer du dédain à la haine. Au reste, de quoi peut se plaindre la mienne ? — Je la laisse libre, très-libre, dans son appartement ; je ne lésine point ; je lui donne 4000 liv. pour son entretien. Je suis si éloigné de la gêner ! Je lui conseillai, il y a environ trois mois, de s'attacher un Chevalier d'U***. — Vous le connoissez ; il est fort *aimable*, et lui convient à merveille.... Eh ! bien, le croiriez-vous ?... cette femme qui, pendant sept ans, ne s'étoit montrée qu'une très-ennuyeuse colombe, est devenue tout-à-coup une *furie incarnée* : elle m'auroit arraché les yeux, si je ne m'étois hâté de gagner la porte. — A peine rentré chez moi, sa femme-de-chambre paroît, toute éplorée, et me dit que sa maîtresse est évanouie. — Je lui recommande d'en prendre soin, et me sauve bien vîte chez ma petite R***, qui est *vraiment charmante*. On dit qu'elle me trompe ; cela est possible ; c'est un lutin qui en est très-capable ; mais comme elle n'en est pas

moins attrayante, je l'aime à la folie.... Il est vrai qu'elle me ruine !... et que j'ai déjà été obligé d'employer bien des ruses pour avoir la signature de ma femme; mais je peux faire quelques brèches à la dot; la riche belle-mere ne sera pas éternelle, Dieu merci. Je ne risque donc rien d'aller mon chemin, sauf le maudit *divorce*. Si cette enragée d'Assemblée Nationale s'avisoit de décréter cette Loi assomante, je serois perdu; aussi vais-je tout employer pour prévenir ce malheur.

Le Baron, qui tient depuis dix ans sa femme au Couvent, est dans des transes épouvantables. Si l'indissolubilité étoit abrogée, il se trouveroit sans un sol! ne lui seroit-il pas bien affreux, après avoir mangé son bien aussi gaiement, de se voir privé de celui de la Baronne, qui fait aujourd'hui son unique ressource ?

Je vous dirai que, pour mettre le comble à mes terreurs, je vis hier ma femme, qui sortoit avec sa mere, et je n'apperçus plus sur leurs visages cette empreinte de tristesse qui ne les quittoit jamais. L'espérance au contraire s'y faisoit remarquer; eh! où l'au-

roient-elles puisée, si ce n'est dans ces détestables écrits qui prêchent le divorce, qui le présentent comme une loi nécessaire pour rétablir les mœurs, et mettre fin à l'oppression *des femmes mal mariées?* Les *mœurs*, c'est le cri de ralliement de la cabale. Vous allez voir qu'il ne sera plus permis d'avoir une petite maison, une jolie maîtresse, et de manger son bien à sa fantaisie ; . . . mais pourquoi, me direz-vous, ces Messieurs, se gendarment-ils si fort? — Le voici : ils ne peuvent pas vivre comme nous; ils le sentent, et pour s'en venger, ils voudroient nous réduire à végéter comme eux. Eh! parbleu, c'en est trop, leur cabale a beau être formidable, j'espere que nous la combattrons avec avantage.

Réclamons le maintien d'une loi que neuf siècles d'observance ont dû rendre sacrée.

Appellons en témoignage le cri de toutes les Nations qui proclament les femmes de France les plus heureuses de l'univers.

Mettons en opposition de leur sort, le le sort des femmes d'Orient. Faisons valoir l'intérêt des enfans, et taisons-nous sur l'éducation perverse qu'ils reçoivent de deux époux mal assortis.

Nous nous sommes déjà réunis un bon nombre, qui allons travailler de concert, pour empêcher l'effet d'un projet aussi funeste. Vous y êtes autant intéressé que nous. Hâtez-vous donc d'arriver : nous sommes décidés à tout employer pour renverser nos ennemis. Nous pouvons compter sur les Prêtres ; et c'est beaucoup. Leurs armes ne sont pas encore usées pour tout le monde. Ils les manieront en tous sens pour défendre nos droits. Ils se disposent à invoquer à grands cris, la *Religion*, *l'autorité des Conciles, la force du Sacrement.* Il est vrai que ces bourreaux d'Auteurs, qui nous accablent d'un essain de brochures en faveur de leurs opinions, *s'appuyent des Pères de l'Eglise, des livres sacrés, des pratiques anciennes, de l'exemple des Peuples voisins*, et sur-tout *de la Pologne.* Mais la Théologie a trop de ressources dans sa manière d'interprêter, pour ne pas atténuer leurs preuves. Son inépuisable *subtilité* nous tirera d'affaire ; et je suis bien certain que tous les moyens seront employés pour conjurer l'orage ; leur intérêt personnel nous répond de leurs efforts ; et comme le Baron

me le faisoit fort bien observer ce matin : « Le célibat des Prêtres fut, à-peu-près, » établi en même-temps que l'indissolubi- » lité du mariage. — Remarquez bien, me » disoit-il, la conduite de Rome ; son am- » bition forme le plus vaste projet : elle » aspire à la domination de l'Univers ; mais » sa profonde politique lui dit qu'elle ne » peut être bien servie par des hommes » qui ont d'autres intérêts que les siens. » *Une femme, des enfans*, blessent ses » regards inquiets ; elle craint également » les tendresses du sang, et l'attachement » conjugal. Elle veut que ses suppôts ne » tiennent qu'à elle, n'agissent que pour » elle ; elle veut concentrer dans sa seule » volonté, la volonté de tous les individus » qui composent le corps formidable dont » elle est le chef ; pour cet effet, il lui faut » des êtres isolés, des êtres sourds à la » voix impérieuse de la Nature, des êtres » qui puissent lui obéir sans crainte que » leur postérité ait à souffrir des funestes » erreurs qu'il faut établir ou accréditer » pour satisfaire sa *dévorante ambition*.... » En conséquence, elle ordonne le célibat

» aux Prêtres ; mais pour les *dédommager*
» elle prononce l'indissolubilité du mariage
» des laïcs ; espérant, avec raison, que les
» *haines* et les éternelles dissentions qui
» naissent des unions mal assorties, leur
» procureront,

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.
Molière.

« Voyez les Espagnols, poursuivit le Ba-
» ron, ces monstres de jalousie enferment
» leurs femmes, les dérobent à tous les
» regards ; mais les Prêtres et les Moines
» sont exceptés : ils poussent l'audace jus-
» qu'à déposer leurs sandales à la porte de
» l'appartement de Madame ; et cette étrange
» barrière est si sacrée pour le mari, qu'il
» n'ose jamais la franchir. Ne vous semble-t-il
» pas que ces gaillards en savent plus que
» Mercure, leur *Maître*, qui eut l'art d'en-
» dormir Argus ? Le sommeil aveugle mo-
» mentanément le corps ; mais la science
» d'aveugler constamment la raison, leur
» étoit exclusivement réservée. ».

Quoi qu'il en soit, je suis certain qu'ils vont batailler comme des diables, pour pros-

crire à jamais le divorce. L'Abbé F*** est à présent occupé à composer un ouvrage admirable ; il m'en lut hier quelques pages. — Il faut voir comme il tonne au nom de Dieu et de la sainteté du Sacrement !..... Ah! l'honnête homme que cet Abbé. — C*** travaille aussi ; nous leur avons donné à chacun cinquante louis, pour les encourager, en leur en promettant encore autant, si la décision étoit à notre avantage. Si nous avons des antagonistes dans l'Assemblée, nous y aurons aussi d'excellens défenseurs. L'intrépide Abbé, que la Duchesse appelle si plaisamment l'*Avocat des pécheurs*, fera *feu des quatre pieds*, j'en suis certain. N'oublions pas non plus de faire valoir l'impossibilité où nous serions de nous soutenir à la Cour, à l'armée, si nous n'avions pas, pour augmenter notre fortune, celles de nos femmes. Il ne faut négliger aucun moyen ; mais le temps presse, arrivez bien vîte : nous dresserons batteries sur batteries, car il faut emporter la place, à moins qu'on ne pose, pour premier article de capitulation, *que nous rendrons les femmes et garderons leur bien.*

Adieu, tous vos amis comptent sur les ressources de votre génie ; c'est vous dire qu'ils attendent votre arrivée avec impatience.

LE MARQUIS DE C***.

P. S. — Le poltron de G*** vient de quitter sa maîtresse pour se raccommoder avec sa chaste moitié. Le pauvre garçon craint l'événement, et ne veut pas en courir le risque. Il prétend que si les partisans du Divorce l'emportoient, toutes les démarches qu'il feroit alors seroient suspectées d'intérêt, et ne manqueroient pas d'inspirer à sa femme une défiance qui pourroit bien la rendre inflexible.

Oh ! ma foi, je dis comme les bonnes gens, *il ne faut pas chômer la fête avant qu'elle arrive.*

A PARIS, chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal, N°. 2.